

Carole
Allamand
Marathon,
Florida



ZOE

MARATHON, FLORIDA

DU MÊME AUTEUR
CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Marguerite Yourcenar, une écriture en mal de mère (Imago, 2004)

La plume de l'ours (Stock, 2013)

Le «Pacte» de Philippe Lejeune ou l'autobiographie en théorie
(Honoré Champion, 2018)

CAROLE ALLAMAND

MARATHON, FLORIDA

ZOE

© Éditions Zoé, 46, chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © The Tichnor Brothers Collection,
Boston Public Library
ISBN 978-2-88927-640-0
ISBN EPUB: 978-2-88927-643-1
ISBN PDF WEB: 978-2-88927-644-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

To Amy and Mary, my earth angels

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

L'archipel des Keys sépare le continent nord-américain des Bahamas et de Cuba comme le ferait une virgule. Ce récif de corail jadis immergé se compose de 1700 îles tirant leur nom de l'espagnol « cayo », îlot. La plus célèbre d'entre elles, Key West, n'est qu'à 170 kilomètres de La Havane. Elle est aussi la dernière du chaînon accroché à la pointe de la Floride, et par conséquent la plus occidentale. Contrairement à ce que pensent les touristes, l'endroit ne doit cependant pas son nom à sa position géographique, mais à une déformation de *huesos*, ossements, dont le sol de l'île, à en croire les récits des conquistadors, aurait été jonché.

Grace et Tony Salvatore flânent main dans la main le long d'une rue bordée de gommiers rouges. Nous sommes en mai 1970. Les deux jeunes époux sont arrivés la veille dans la Ford Galaxie décapotable offerte par le père de Grace, tout comme cette lune de miel, extravagante pour le marié de trente ans, mécanicien de son état. Mais Grace est la fille unique de Jack Troiano, son patron, et rien n'est trop bien pour cette blonde à la taille

de guêpe. Tony passerait volontiers ses journées dans leur spacieuse chambre d'hôtel, avec son lit à baldaquin de deux mètres de large. C'est Grace qui insiste pour qu'on aille visiter la maison d'Ernest Hemingway et boire des daiquiris chez Freddy's en regardant d'immenses soleils pourpres sombrer dans l'océan.

Est-ce sur cette terrasse, un soir, qu'ils avaient décidé de venir vivre ici, de laisser pour de bon derrière eux la grisaille du New Jersey, ses hautes cheminées et ses trottoirs défoncés? Ni l'un ni l'autre ne se rappelait vraiment, mais il fallait bien donner un décor à cette décision dans les récits qu'on en ferait aux enfants.

À la fin de l'automne 1980, les Salvatore avaient voté pour Ronald Reagan et les exonérations promises aux travailleurs qui, comme eux, prenaient des risques. Un an plus tard, ils s'installaient avec leur garçon et leur fillette dans la ville floridienne de Marathon où, moyennant dix ans d'économies et un coup de pouce du beau-père, ils firent l'acquisition d'un modeste hôtel-restaurant situé en bordure de la célèbre Route 1. Pour l'ouverture, une soirée d'octobre 1982, Grace Salvatore avait préparé des pizzas qu'elle avait découpées en carrés et promenées sur un plateau entre les curieux attirés par des annonces de dégustation gratuite. Petits et grands s'étaient extasiés sur la pâte moelleuse et un succulent tiramisu concocté comme il se doit l'avant-veille. On reviendrait.

Chaque jour, touristes et représentants de commerce s'arrêtaient au Paradisio pour un déjeuner de grillades ou de pâtes ou une nuit bon marché dans un établissement dépourvu de plage ou de port privé. Néanmoins, le gros de la clientèle était formé par des gens de Marathon : employés d'une compagnie d'assurances et d'une carrosserie situées à cinquante mètres, pêcheurs en quête d'une bière fraîche et, surtout, policiers du poste voisin dont

on connaissait les prénoms et les horaires. Parmi eux, le sergent Robert Baker était si régulier que Grace Salvatore allumait le gaufrier dès qu'il franchissait la porte, à six heures du matin. Sans le déranger dans sa lecture du journal, la tenancière venait remplir sa tasse de café clair. Au fil des mois, des liens s'étaient tissés entre la famille Salvatore et l'officier de la police judiciaire. Celui-ci se chargeait un jour d'un client difficile, un autre jour, il recevait un sourire entendu en guise d'addition. Alberto et Cordelia adoraient ce géant qui les portait sur ses épaules et les laissait jouer avec l'étoile dorée qu'il décrochait de sa ceinture. Bientôt, Bob Baker prit l'habitude de venir le samedi soir avec sa femme, Marilyn, et le lendemain, jour de fermeture du restaurant, le *conque* – ainsi qu'on appelait les natifs de l'archipel – emmenait tout le monde à la pêche au mérrou dans son hors-bord.

Au printemps 1984, enfin, une bosse apparut sur l'abdomen de Marilyn Baker, qui avait essuyé des larmes de joie sur l'épaule de son amie, dans la chaleur de la cuisine. Véritable miracle après six ans de mariage pour le couple qui s'était résolu à l'idée de sa stérilité, Luke John Baker avait vu le jour au Fishermen's Hospital de Marathon. Cordelia, âgée de sept ans, se rappelait avoir tenu dans ses bras le paquet de linge gigotant tandis que le champagne, offert par son père, coulait de coupe en coupe entre les hommes et les femmes de la police du comté de Monroe, les amis et les voisins. Papa lui avait donné des pièces pour le juke-box et elle avait mis plusieurs fois la ballade de l'été, *Hello*, dont les invités entonnaient le refrain en riant.

Pendant près de quinze ans, les Salvatore et les Baker avaient vécu comme une seule famille. Les jours de fête étaient célébrés tantôt à l'hôtel-restaurant Paradisio, tantôt dans le grand jardin de Bob et de Marilyn, et rares étaient les semaines où l'on ne se réunissait pas au moins

une fois autour d'une table. On aurait pu croire que tout était plus facile dans l'État du Soleil : Alberto et sa sœur étaient bons élèves, resplendissants de santé et toujours le rire aux lèvres. Quant au petit Luke, il se distinguait déjà à la natation, battant à huit ans des gamins de douze dans les compétitions locales. Les deux familles étaient parties en vacances ensemble, en février, quand on pouvait fermer le commerce sans trop de pertes. Tony et Grace Salvatore avaient adoré faire découvrir New York à leurs amis. Une autre année, ils avaient loué un chalet dans les environs de Lake Placid, où les enfants avaient pris leurs premières leçons de ski. Promu capitaine en 1990, puis chef de la Division des Investigations Spéciales, Bob Baker osait même désormais rêver au poste de shérif. Bref, quand on y pensait, assis sur la jetée à la tombée du soir, à l'heure où les mouettes planent haut, le ventre rosi par les derniers rayons, la vie était drôlement belle.

Et puis tout s'était écroulé.

I

Une femme d'une trentaine d'années, cheveux courts, peau hâlée, achève de boutonner sa chemise blanche devant le miroir. Son nom est Cordelia Norma Salvatore. Enfin, il n'y a que ses parents pour l'appeler ainsi. Pour les autres, elle est Norma. Nous sommes le 1^{er} mars 2006. Une odeur de pain grillé et de café flotte sur la chambre. Ses bulletins météo et trafic expédiés d'un ton enjoué, l'animateur de 100.7 FM lance un vieux tube d'UB40 et le tempo chaloupé du reggae envahit la pièce. Norma s'approche d'une table basse où se trouve la photographie encadrée d'un jeune homme au torse nu, coiffé d'un chapeau de paille. L'un après l'autre, elle accroche à sa taille les objets déposés près du portrait: le badge de la police du comté de Monroe, une Maglite de 25 cm, une paire de menottes, un étui contenant un Taser, un autre son téléphone portable, un anneau au bout duquel pend une matraque et, enfin, le holster de cuir craquelé renfermant son Beretta de service. Ainsi lesté, le ceinturon va chercher dans les sept kilos. Parmi les risques du métier, l'hernie discale l'emporte de beaucoup sur les balles perdues. Le sergent Salvatore sourit à cette idée

et, se rapprochant de la glace, en profite pour inspecter la propreté de ses dents, l'avancée d'une ride au coin de l'œil. Sous cet angle, sa ressemblance avec l'homme de la photo vous apparaît tout d'un coup. Il doit s'agir de son frère.

Au même instant, une Ford Crown Victoria quitte la Route 1 pour s'engager sur Sombrero Beach Road. Il est 7 heures et 59 minutes quand la voiture s'immobilise à l'ombre des amandiers, en bas de l'escalier qui mène à l'appartement de Norma Salvatore. Des fragments d'échange grésillant sur la radio de bord parviennent aux oreilles de Jet, qui s'est mis à battre le canapé d'une queue reconnaissante et lève la tête pour accueillir la caresse de sa maîtresse qui s'en va.

Comme d'habitude, le trafic ralentit à la vue de la berline blanche aux flancs décorés d'une étoile de shérif et, à petits coups de sirène, Diego Gilberto se fraie un passage jusqu'à la sortie de la ville. C'est la première enquête que ce jeune inspecteur mène d'un bout à l'autre, une affaire de fraude dont il raconte les derniers détails à sa passagère. Un coup de fil anonyme, reçu la veille, a permis de localiser l'escroc recherché à 20 milles d'ici, à Long Key. Le type en question, un dénommé David Scott Daly, se faisait passer depuis six mois pour un fabricant de piscines. Il avait encaissé des acomptes de quatre clients pour un montant total de 14000 dollars. Or non seulement l'homme ne s'était pas présenté le jour des travaux, mais il n'avait plus donné signe de vie et sa ligne avait été déconnectée. Après avoir compris qu'elles ne se baigneraient pas dans leur jardin cet été, les victimes avaient contacté le poste de Marathon.

«Évidemment, poursuit Diego Gilberto, aucune trace de *Perfect Pools* au registre du commerce... Et le mec n'en est pas à son coup d'essai, son casier à Miami est long

comme le bras: détention de crack, recel, malversations en tout genre...

— Rien ne ressemble plus à un petit malfrat de Floride qu'un autre petit malfrat de Floride, soupire Norma Salvatore sans attendre la fin de la description.

— Attends, proteste son partenaire, David a un frère cadet. Une autre histoire : à peine sorti de sept ans de prison que déjà recherché pour violences aggravées sur sa compagne. »

Norma grimace en dépliant la feuille que son coéquipier lui a tendue. Avec des sourcils épais qui se rejoignent sur l'arête d'un nez cassé, une joue balafrée et un regard plein de colère, Duane Joe Daly, alias DJ, avait la tête de l'emploi. Pas besoin de le faire poser devant la règle graduée d'une cabine de photo judiciaire pour savoir à qui l'on avait affaire. Diego Gilberto essaie de dissimuler son appréhension, mais huit mois de collaboration en ont appris les signes à Norma : sa main droite qui serre et desserre le volant fait saillir les muscles de l'avant-bras et, toutes les trente secondes, comme le boxeur face au sac de sable, le jeune agent laisse échapper deux ou trois exhalations sonores. Après un an aux Renseignements, Diego Gilberto était passé aux Enquêtes des 4^e et 5^e districts du comté de Monroe l'automne dernier. Pour faire oublier son mètre soixante-cinq, cet immigré cubain fréquentait assidûment la salle de musculation du gymnase de la police et le club d'arts martiaux de Marathon, où il enseignait l'aïkido à des écoliers. Un week-end sur deux, il s'occupait de ses fillettes : Carla, sept ans, et Sofia, qui aura quatre ans demain. Norma apprécie sa patience, son esprit méticuleux et, plus que tout, son aversion pour le bavardage.

Elle se retourne pour attraper le gilet déposé sur la banquette arrière, l'enfile par-dessus sa chemise et augmente d'un cran la climatisation. Le compteur de la Ford

indique huit heures et demie et déjà 29 degrés. Restaurants, hôtels et grands magasins défilent au bord de son regard... et puis plus rien, rien que l'océan sous un interminable pan de ciel bleu et les saccades régulières du véhicule sur les plaques de ciment dont on a recouvert les quatre kilomètres du pont qui mène à Long Key.

L'adresse donnée par l'indic correspond à un parc de mobile homes situé à l'entrée de Layton, face au golfe du Mexique. Passé un portail qui n'a pas dû être fermé depuis longtemps, une route étroite conduit nos deux agents au *Domaine des Pins*, une aire de la taille d'un terrain de football, bétonnée par endroits, et à d'autres hérissée d'herbe jaunie: les jardins où des résidents ont installé chaises pliantes, bacs à fleurs et flamants de plastique rose. Le bruit des générateurs recouvre les cris des mouettes virevoltant au-dessus des bennes à ordures. Le soleil, que des milliers d'Américains aisés viennent rechercher dans les Keys de septembre à mars, est ici une punition. Il décape les carrosseries, délave les auvents et le linge suspendu, assoiffe la végétation et les palmes déchiquetées par les ouragans. À la vue du véhicule de police, deux hommes assis devant leurs caravanes se lèvent et en regagnent l'intérieur.

La résidence où l'on espère surprendre David Daly est au nom d'une certaine Tina Suarez. Diego se gare derrière une Honda rouge dont le pare-choc a été réparé à l'aide de ruban adhésif et recopie son numéro d'immatriculation sur l'ordinateur de bord. Bingo! La voiture appartient bien à cette femme. C'est elle qui entrouvre la porte du mobile home à laquelle l'inspecteur a frappé. Tina Suarez a tout juste vingt ans, les cheveux tirés en arrière, et, de chaque côté du cou, le nom de ses deux enfants tatoué en lettres cursives. Dans ses bras, son fils d'un an dévisage les visiteurs de ses grands yeux noirs.

«Detective Gilberto y Sargento Salvatore de la policía de Marathon... Buscamos al señor Daly...

— No está.

— Pouvons-nous vous poser quelques questions? » demande Diego.

La jeune femme s'écarte pour les laisser passer. Face à un canapé brunâtre où est assis l'aîné de Tina, les deux mains accrochées à un biberon, une table basse disparaît sous les boîtes de soda, des hochets et des assiettes mêlant mégots et restes de nourriture. Un téléviseur géant posé à terre diffuse un dessin animé. Norma et Diego se regardent: ils viennent d'arriver à la même conclusion. Sur le comptoir de la cuisine, deux bières récemment sorties du frigo, à en croire la condensation qui perle sur les bouteilles, trahissent la présence d'un autre adulte. Les deux policiers ont dégainé leur Beretta et se dirigent vers le fond du logement. Diego assène trois coups du poing sur la porte de la chambre.

«Police! monsieur Daly, nous savons que vous êtes là. Sortez et tout ira bien.

— Il y a des enfants ici, continue Norma. Pensez à eux... »

Le garçonnet du canapé a rejoint sa mère et presse son visage contre sa cuisse. Un intermède publicitaire, à la télévision, emplit la pièce de sa musique pompeuse tandis que le bouton de la porte pivote, centimètre par centimètre. Diego, qui a reculé, pointe l'arme vers l'embrasure sombre :

«Les mains sur la tête! »

Trois secondes passent, et le bout d'un pied apparaît, en bas, qui écarte doucement le battant. David Daly est vêtu d'un t-shirt gris sale que sa posture fait remonter, dévoilant une panse épaisse et velue. Norma reconnaît dans son regard le dépit du criminel qui sait qu'il

retournera derrière les barreaux. Mais la nuque recourbée du type s'est tendue tout d'un coup et une exclamation échappe à sa bouche grande ouverte. Tapi sous le comptoir qui sépare le coin cuisine du minuscule séjour, un homme a bondi sur la jeune mère et la tient d'un bras passé autour de son cou, le canon d'un revolver appuyé contre sa tempe.

« Les deux flingues par terre ! » exige Duane Daly.

Puis, d'une voix plus douce, au garçonnet qui pleure en silence :

« Allez bonhomme, va t'asseoir sur le canapé... »

Norma Salvatore dépose lentement à terre le pistolet qu'elle tient par le canon tandis que son partenaire s'agenouille et fait glisser le sien sur le linoléum. L'homme l'intercepte du pied avant de repousser brutalement son otage et le bébé blotti contre sa poitrine dans la direction de Norma. Au moment où il se penche pour ramasser les armes, une détonation retentit dans la pièce. La position de Diego est parfaite, deux bras rejoins, jambes fléchies. C'était un exercice de l'école de police. Certains de leurs collègues emportaient même un troisième pistolet, au cas où le second, que Diego avait tiré d'un étui suspendu contre son flanc, viendrait à s'enrayer.

Duane Daly s'est effondré. Il jure et gémit, recroquevillé sur sa jambe gauche, les mains entourant une plaie béante au niveau du tibia. Diego manque de s'évanouir à la vue de l'os qui jaillit de la blessure et, le portable collé à l'oreille, livide, supplie les secouristes de faire vite. Norma a poussé la jeune femme et ses deux enfants sur la banquette arrière de la Ford. Quand elle revient dans la caravane, elle attrape un torchon et, accroupie au-dessus d'une flaque de sang, entreprend de garroter sans ménagement la cuisse du blessé.

II

Avec ses deux étages, la petite maison de style victorien se distingue de la rangée de bungalows au toit plat qui borde la Route 1. Pour interdire l'accès de l'ancien hôtel-restaurant aux squatters, son acquéreur a fait recouvrir ses fenêtres de planches où les tags prolifèrent déjà. La végétation, jaillie des fissures de l'asphalte, a envahi le parking réservé à la clientèle. Le père de Norma avait construit l'enseigne qui se dresse encore au bout d'un pilier planté sur le trottoir. De chaque côté, le mot PARADISIO s'étend en grosses majuscules blanches sur un fond rouge que le soleil a éclairci de plusieurs tons. Dessous, en caractères liés, Tony Salvatore avait ajouté : PIZZA – AIR CONDITIONNÉ – TV. Le vent agite la guirlande d'ampoules qu'on allumait à la nuit tombée, ou ce qu'il en reste : quelques culots vides pendus à des fils biscornus.

Norma Salvatore détourne la tête, accélère sa foulée et chasse les souvenirs de trois expirations profondes. Les embruns font luire sa peau sous les lampadaires. La jeune femme regarde son chronomètre : cinq minutes trente pour arriver au bout de l'avenue déserte. Derrière elle, Jet s'est enfin décidé à presser le pas. Rejeton d'une

chienne pit-bull engrossée par un basset (on se demandait bien comment), Jet préférait de très loin la sieste à la course que ne lui permettaient guère ses pattes courtes et tordues. La femme et le chien avaient d'ailleurs passé un accord : celui-ci ne participerait à l'entraînement que le samedi matin. Les autres jours, il se rendormait sur son coussin quand Norma enfilait une paire de baskets et un t-shirt avant de se glisser dans l'aube humide.

Le bruit des vagues giflant les piles du Vieux Pont se mêle à celui de ses pulsations et des semelles qui battent la chaussée. Un pélican perché sur la rambarde tourne imperceptiblement la tête au passage de la joggeuse. L'île du Pigeon n'est plus qu'à deux cents mètres. Norma jette un œil à sa montre : quatre minutes au kilomètre. Jet s'est aussi décidé à accélérer. Le voici qui galope, double sa maîtresse à l'orée de l'île dans un tourbillon d'oreilles et de bajoues et file rejoindre la petite troupe de ses congénères batifolant dans l'aire qui leur est réservée. Depuis qu'on a abattu un pan du vieux pont pour laisser passer les bateaux, l'île du Pigeon est devenue un cul-de-sac où promeneurs, cyclistes et joggeurs en provenance de Marathon se retrouvent à toute heure. Comme Norma Salvatore, certains se préparent à la course annuelle du pont de Sept Mille qui se déploie devant eux, au ras des flots. Pendant que Jet s'ébat avec une chienne berger allemand, sa maîtresse étire ses adducteurs, une cheville posée sur le dossier d'un banc, le regard perdu dans le halo orangé qui se dilate à l'horizon. La vibration de son portable plaqué contre ses reins par une ceinture élastique la surprend au point de lui faire perdre l'équilibre. Une voix d'homme, essoufflé :

« Désolé d'interrompre ton entraînement, je vais avoir un peu de retard. Un quart d'heure, une demi-heure maximum...

— Tout va bien ?

— Oui, oui », assure Diego Gilberto, embarrassé.

Le silence de son interlocutrice l'oblige à continuer.

« Une femme de Tavernier a un jeune alligator dans son jardin et je n'arrive pas à contacter les gars du Bureau de la Faune... »

Norma connaît la suite, le faible de son coéquipier pour ces inquiétantes créatures sur lesquelles les gendarmes n'hésitent pas à ouvrir le feu. Quant aux rangers, ils ont recours à une ignoble méthode qui consiste à pêcher le reptile au moyen d'un crochet qui lui ravage l'estomac. Pour leur éviter ce destin, Diego conserve une baguette terminée par un nœud coulant et un grand sac de toile goudronnée dans le coffre de la Ford. Norma ne le laisse pas finir.

« Fais attention à toi, appelle-moi dix minutes avant de venir me chercher. »

Elle referme le téléphone d'un pouce. 5 h 30. Non loin, un couple de flâneurs admire en silence le ciel de carte postale, le subtil dégradé des ors et des carmins qui ouvre une brèche dans la profondeur bleue de la nuit. À cet instant, Norma ne pourrait nommer la cause du malaise qui se propage en elle et l'oblige à s'asseoir sur le banc de bois. La nouvelle annoncée par Diego n'a rien d'extraordinaire dans ce comté à demi immergé dans la mangrove et pourtant c'est elle qui charrie dans son sillage la boule de colère et de tristesse qui enfle dans sa poitrine. Norma Salvatore fixe la crête dorée des flots, redevenue la crique où gît son frère, la taille prise dans une bouillie noirâtre : un alligator l'a attrapé à la hanche, broyant os et viscères.

Cela fera cinq ans, en juillet, qu'on avait retrouvé le corps d'Alberto Salvatore en contrebas d'une jetée, sur la côte est de l'île Sans Nom. C'est Bob Baker qui avait appelé Norma dans le New Jersey où elle travaillait alors comme

infirmière. Son fils et Al plongeaient encore ensemble la veille. C'était impensable, pleurait l'homme qui perdait ainsi, quasiment coup sur coup, sa femme et un garçon qu'il considérait comme son fils aîné. Douze heures plus tard, Norma avait trouvé ses parents prostrés dans la salle du restaurant familial fermé, une feuille de papier annonçant le deuil accrochée à la porte. Un regard sur le visage de sa mère suffit à lui faire comprendre qu'elle ne s'en remettrait pas.

Il est près de 15 heures lorsque les deux agents se garent devant le poste. Le capitaine Baker vient les accueillir dans le hall.

« C'est bon, Junior a avoué. Quelle drôle d'histoire... Bien joué en tout cas ! »

Norma Salvatore était à peine rentrée de son jogging, ce matin, que Diego la rappelait: l'alarme d'une bijouterie de Key West s'était déclenchée et un agent embusqué du côté de la base navale avait signalé le passage d'un véhicule à plus de 140 km/h dans une zone limitée à 75. Il y avait de fortes chances que le ou les braqueurs arrivent à Marathon dans une vingtaine de minutes. Pour éviter la herse qu'on tendrait certainement aux abords de la ville, le conducteur s'était aventuré dans un des chemins perpendiculaires qui menaient à la plage de Sombrero et avait fini par s'enliser dans la dune. Après avoir laissé la Ford dans une pinède, Norma et Diego avaient rejoint l'homme à pied. Celui-ci avait d'abord essayé de se faire passer pour un baigneur malchanceux et s'était effondré lorsqu'on lui avait ordonné d'ouvrir son coffre, lequel recelait tout un butin arraché aux présentoirs d'une boutique d'Olivia Street: une cinquantaine de montres suisses, quelques pochettes renfermant de petits dia-

mants et, surtout, deux sacs entiers de boucles d'oreille de diverses valeurs, à croire que le bijoutier ne vendait que ça. Un détail burlesque distinguait ce casse des autres, le voleur se trouvant être le fils des propriétaires. À entendre ses jérémiades jusqu'au poste, toute la faute revenait même à ces deux avares qui n'avaient pas cru en lui. Il avait ensuite fallu se rendre toutes sirènes hurlantes dans un garage de Layton, où une bagarre rangée entre deux groupes d'employés avait éclaté. Un type y avait perdu un œil. Le foulard bandana jaune noué autour de son crâne laissait peu de doute quant à l'origine de la discorde : c'était un membre des *Latin Kings* qui réglait ses comptes avec des *Crips* ou Dieu sait quel autre gang. On ne s'en sortirait jamais.

Des jours comme celui-ci, Norma Salvatore se demandait si elle avait fait le bon choix.

« Tu veux te changer les idées ? » fait Diego en revenant des vestiaires. Une raie bien nette divise sa chevelure humide. Il a quitté l'uniforme pour un pantalon de toile et un polo vert pâle.

« Je n'ai pas fini nos rapports, répond Norma en enlevant les lunettes qu'elle ne porte que devant l'ordinateur.

— Ça peut attendre demain matin.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Carla a un match de basket. »

Norma laisse échapper un soupir. Les enfants n'étaient pas son truc. Et puis, une équipe de fillettes qui passaient leur temps à lâcher un ballon trop lourd pour elles...

« Je sais, je sais. Mais Carla t'adore et ses copines ont leurs parents dans les gradins. »

Diego ne lui avait jamais vraiment parlé de son divorce, que les rumeurs du poste donnaient pour affreux, un déchirement à la *Kramer contre Kramer*. Lorsque son portable sonnait, Norma savait, au raidissement subit de son

partenaire, que son ex-femme était au bout du fil. Les réponses qu'il lui faisait excédaient rarement trois mots et il raccrochait sans dire au revoir.

« Écoute, reprend-il en souriant, tu as le choix entre le match de Carla ce soir ou le récital de flûte de Sofia demain après-midi. Si tu veux un conseil, viens aujourd'hui... »

Norma n'est pas retournée dans ce gymnase depuis quinze ans. La charpente métallique qui soutient la toiture inclinée lui paraît plus basse. Des relents de détergent au vinaigre et le cri des semelles sur le parquet verni ravivent le souvenir des entraînements matinaux et des brûlures que les chutes faisaient aux coudes et aux genoux. Les fanions célébrant les victoires de l'école pendent toujours au mur, mais ils ont perdu leur dignité d'alors, longtemps confondue avec l'alignement des drapeaux nationaux devant le siège new-yorkais de l'ONU, que Norma avait visité avec sa classe de seconde. En attendant Diego, qui a accompagné son aînée sur le terrain, elle contemple le dégradé de ces triangles de feutre bleu soumis à la lumière des verrières depuis deux, dix ou vingt ans. C'est la petite Sofia qui la tire de sa rêverie. Elle s'est blottie contre elle et montre du doigt la mascotte géante peinte sur la paroi transversale.

« Ça, c'est un dauphin », dit Norma.

La fillette acquiesce avec sérieux, le regard rivé à la caricature de dessin animé au large sourire.

Le match a commencé et, comme prévu, seule la couleur de leurs maillots distingue les joueuses de Marathon de celles de Layton, éparpillées sur le terrain telle une portée de chatons, pour la plupart indifférentes au devoir à accomplir comme aux sifflets de l'arbitre. Loin de se préoccuper du ballon, certaines semblent s'attacher à

éviter tout contact avec ce projectile. Quant à celles qui s'en emparent, il leur arrive d'oublier dans quel panier le mettre, au grand désespoir du coach que ses gestes font ressembler à un agent de la circulation. Afin de permettre les rares offensives, l'arbitre ne siffle « marcher » qu'à partir de cinq ou six pas.

« Une vraie partie de rugby, dit Norma à son partenaire.

— Attends seulement... »

La petite Carla, reconnaissable au bandeau de tissu éponge qu'elle porte très bas, comme son idole Allen Iverson, s'est rapprochée d'une joueuse de Layton qui s'apprête à tirer et, d'une claque autoritaire, déloge le ballon d'entre ses paumes avant de s'élaner vers le panneau. Les autres filles, même celles qui la dominent d'une bonne tête, tombent comme des quilles sur son passage et Diego, qui s'est levé, lui fait signe d'y aller doucement. Parvenue sous le cerceau, elle marque en cassant le poignet qui guide le ballon, à la façon des pros. Non contente de servir de meneuse, elle protège également à elle toute seule la raquette des rares assauts de l'adversaire et finit par marquer le superbe panier à trois points qui scelle la victoire de son équipe. Les applaudissements et les exclamations des supporters de Marathon emplissent le gymnase. Diego Gilberto, qui serre Sofia contre son flanc, a passé un bras autour de l'épaule de sa collègue. C'est la première fois en huit mois qu'il franchit l'invisible barrière que le métier, la hiérarchie, ont mise entre leurs corps. Norma lui était reconnaissante de ne jamais avoir profité d'un objet tendu – un stylo, une bouteille d'eau, le téléphone – pour effleurer ses doigts, d'un couloir étroit pour la frôler, comme si souvent les autres flics du poste. Et pourtant, elle n'éprouve pas maintenant l'envie de se soustraire à

la main délicatement posée sur son bras droit, et encore moins à sa cuisse, qui dessine une bande de chaleur contre la sienne.

Carla a insisté pour garder son uniforme au restaurant. S'il ne tenait qu'à elle, elle porterait à l'école le short de satin bleu royal qui lui arrivait juste au-dessus des chevilles. L'odeur écœurante d'huile de friteuse et de viande hachée fait grimacer Norma, mais les petites n'aiment quasiment rien d'autre et cette victoire inespérée, explique Diego, leur donne le droit de choisir leur menu : cheeseburger, frites et milkshake fraise, que Carla ramène fièrement sur un plateau. Le lendemain, l'équipe de Floride, première de sa ligue régionale, jouera les 32^e de finale du championnat universitaire de basket. Carla n'en avait que pour son pivot, un certain Joakim Noah, dont elle récitait les statistiques à qui voulait les entendre. La généalogie du joueur de deux mètres onze ne lui échappait pas davantage.

«Son père était champion de tennis.

— Et son grand-père champion de football, ajoute ironiquement Diego.

— C'est moi qui te l'ai dit! » s'insurge la gamine, à voix si haute que les clients de la banquette voisine se retournent.

Sa sœur cadette se concentre sur une figurine de pacotille trouvée au fond du carton qui contenait son repas tandis que Norma pique d'une fourchette distraite les lamelles de carotte desséchées composant la garniture de sa salade. Diego ne parle que pour gronder ses filles, ordonnant à la plus jeune de manger et à l'autre de se taire ou de se tenir correctement. Il a promis à leur mère de les ramener avant 18 heures, annonce-t-il finalement, en évitant le regard de sa collègue. Lorsqu'il quitte le par-

king, Carla, qui s'est accoudée sur la plage arrière de la vieille Chevrolet, lui adresse de grands gestes d'adieux.

Norma Salvatore arrive chez elle en même temps que l'orage. Les premières gouttes mouchettent la terrasse, attisent les effluves des bougainvillées enroulées à la balustrade. Derrière la porte, Jet gémit d'impatience, puis salue sa maîtresse de quelques aboiements clairs avant de dévaler l'escalier qui conduit au jardin. La vieille chaise en osier qu'elle tire à l'abri de la pluie grince sous son poids. Norma hésite un instant et se penche pour attraper quelque chose dans un coffret posé sur le sol, près d'une paire de bottes en caoutchouc : un briquet et un paquet de Camel oubliés au poste par un prévenu. Depuis qu'elle a quitté Brooklyn, elle ne fume pour ainsi dire plus. Seul le trouble la pousse encore de temps à autre vers la cachette du balcon. Elle exhale une longue bouffée en regardant les éclairs déchirer le crépuscule et repense aux chevilles de Diego frôlant les siennes sous la table du restaurant. Sans doute valait-il mieux pour leur équipe qu'ils en restent là. Il n'empêche... Immobile dans l'obscurité, Norma se concentre sur une sensation qu'elle ne pourrait nommer, où il entre du regret, de l'inquiétude. Renoncer à un homme, à un désir, était une chose, mais n'était-elle pas en train d'abandonner la vie elle-même ? Cela faisait trois ans, presque jour pour jour, qu'elle était revenue en Floride pour élucider le mystère de la mort de son frère. Pour Bob Baker, à qui elle avait confié en premier sa décision, il ne s'agissait pas seulement d'une, mais de deux erreurs : un cas typique de proie lâchée pour l'ombre. À quoi bon s'être donné tant de mal pour décrocher un diplôme d'infirmière, et ce job à l'hôpital, si c'était pour l'abandonner six mois plus tard ? Norma